

LES LIVRES

La lecture des deux premiers ouvrages que nous mentionnons ici est indispensable aux étudiants préparant les agrégations de grammaire et des lettres; rappelons à ces derniers que l'ensemble de la *Chanson de Guillaume* figure au programme des leçons.

Jean FRAPPIER, *Les chansons de geste du cycle de Guillaume*

d'Orange. I. La chanson de Guillaume, Aliscans, La chevalerie Vivien. (Sté d'édition de l'enseignement supérieur, 5, place de la Sorbonne, Paris, 1955; in-8°, 310 p.)

Tout autant que la *Chanson de Roland*, le geste de Guillaume mérite d'être non seulement célèbre, mais effectivement connue, et c'est à la faire connaître que M. F. emploie toutes les ressources de son érudition et de son talent d'écrivain. Une introduction fournit le sommaire des différents gestes du cycle et envisage tous les problèmes : tradition manuscrite, développements, théories critiques, personnages principaux. Viennent ensuite trois monographies (v. le titre) : celle de la *Chanson de Guillaume* comprend une analyse plus précise que celle de Mac Millan (en combinant les deux, bien des incertitudes d'interprétation pourront être levées); puis sont étudiées les questions touchant la date de l'œuvre, les refrains *lunsi al vespre*, etc., les personnages, le *Rainouart*. A la fin, supplément bibliographique précieux. On regrettera seulement que la table des matières ne soit pas plus détaillée; il est vrai que les folios courants remédient à ce léger inconvénient.

Jean RYCHNER, *La chanson de geste. Essai sur l'art épique des jongleurs.* (Droz-Giard, Genève-Lille, 1955; in-8, 174 p.)

Le sous-titre résume la substance du livre : par une démarche qui, dans ces sentiers battus, a le grand mérite d'être originale, M. R. s'efforce d'expliquer la formation et surtout la composition des chansons de geste en se référant aux conditions réelles de leur publication : c'est-à-dire la diffusion orale. M. R. s'appuie essentiellement sur les observations qui ont été faites touchant l'art et les habitudes des rhapsodes et jongleurs contemporains : car il en existe encore en Europe (Serbie, Balkans).

Qu'un poème ait été composé de tête, puis diffusé et transmis par voie orale explique bien des choses, notamment les grandes divergences des versions qui nous sont parvenues et que l'écriture a fixées dans tel ou tel état de la tradition orale, les dimensions et l'enchaînement des parties, les répétitions. La geste de Guillaume d'Orange fournit bon nombre des exemples étudiés, et la *Chanson de Guillaume* est même l'objet d'une dissertation à part. Rarement une argumentation critique laisse l'impression que la réalité des faits a été sinon définitivement maîtrisée, du moins serrée d'aussi

près. Ce qui arriverait plus souvent si les disciplines littéraires consentaient à se soumettre au concret.

Pierre LE GENTIL, *La chanson de Roland*. (Éd. Hatier-Boivin, Paris, 1955, collection Connaissance des lettres; in-8°, 190 p.)

A l'usage du public cultivé, M. L. G. passe en revue les problèmes habituels : le texte, les faits historiques, la date, l'auteur, les origines. Mais c'est là une mise au point au courant des derniers travaux et qui offre l'avantage d'être réglée par une haute et impartiale autorité. Suit une étude littéraire développée (composition, peinture des caractères, art) qui sert puissamment « la gloire d'un très grand poète, d'un des plus étonnants peut-être de notre littérature ».

BOGAERT et PASSERON, *Moyen âge*. (Éd. Magnard, 122, boulevard Saint-Germain, Paris, 1954; in-8°, 341 p.)

C'est la plus belle anthologie médiévale qu'on ait jusqu'ici publiée en France : morceaux traduits ou élucidés avec goût et précision, introduits par des présentations nettes et heureusement disposées, illustration magnifique, tout concourt à la réussite de cette entreprise où nos étudiants trouveront une initiation pleine de charme aux études médiévales. Mais la hardiesse majeure, déjà prise par Decahors et Ferran dans leur recueil, la plus attachante pour nous, c'est, comme le dit si bien dans sa préface M. R.-L. Wagner, professeur à la Sorbonne « ... de se rappeler que la France ne s'arrête pas aux limites linguistiques de la langue d'oïl, et c'est sans doute la plus révolutionnaire. Comme elle est louable ! Car, en bon droit, pourquoi un maître enseignant à Paris, mais originaire de Toulouse ou de Limoges, ne ferait-il pas *entendre* à ses élèves, lus dans le ton, avec l'accent et la mélodie qui leur donnent un être littéraire, quelques poèmes de Guillaume IX d'Aquitaine ou de Jaufré Rudel ? ».

Maistre Pierre Pathelin. Reproduction en fac-similé de l'édition imprimée en 1489 par Pierre Levet. Introduction de R. T. Holbrook (éd. Droz, Paris, 1953). Il s'agit de l'incunable orné des gravures célèbres. Rendra d'intéressants services aux étudiants inscrits dans les Facultés où existe un personnel suffisant pour assurer des travaux de séminaire.

J. SÉGUY.

Francisco SANCHES, *Opera philosophica* (nouvelle édition, avec introduction par Joaquim de Carvalho, Coïmbre, 1955, 162 p., in-4°).

Nul, parmi les Collègues de la Faculté des Lettres, n'a oublié la venue à Toulouse, pour le quatrième centenaire de Sanches (1551-1623), célébré en 1951, de M. Joaquim de Carvalho, l'éminent professeur de l'Université de Coïmbre, dont chacun, du reste, connaît les beaux ouvrages. Le maître publie aujourd'hui, dans sa grande collection *Inedita ac rediviva : Subsídios para a História*

de *Filosofia e da Ciência em Portugal*, un important volume réunissant toutes les œuvres philosophiques de Sanches (devenues introuvables) : *Quod nihil scitur*, *De longitudine et brevitate vitae*, *In libr. Aristotelis Physiognomicon Commentarius*, *De divinatione per somnum*, *Carmen de cometa*, *Ad Clavium epistola*.

Une remarquable *Introduction* précise la portée du message de Sanches, qui, on le sait, enseigna longtemps à la « Faculté des Arts » de Toulouse. M. Carvalho interprète le philosophe portugais non pas comme un sceptique, mais plutôt comme un « franc-tireur » de l'empirisme, hostile au dogmatisme et au verbalisme de la Métaphysique ontologiste de son temps. Son chef-d'œuvre, le *Quod nihil scitur* (1581), de caractère assez polémique, s'élève contre la Scolastique aristotélicienne qui prétend constituer la science de l'Être en tant qu'Être et conférer au discours une valeur pleinement démonstrative. Apparenté aux nominalistes, Sanches se livre à la triple critique des conceptions de la science comme connaissance par les causes, comme réminiscence et comme connaissance parfaite de l'objet; il refuse de réaliser les essences et les universaux. Selon les justes formules de M. Carvalho, il substitue « à la réflexion ontologique l'examen de l'esprit connaissant » (p. XLII); son expérience clinique le mène à considérer la Science comme « une monstration et une description » (p. L); au lieu de se tourner vers l'Antiquité, il envisage « la réflexion philosophique comme instauration et non comme restauration » (p. LIII). Sa lutte contre les procédés purement déductifs des essentialistes et pour le seul respect du témoignage des sens et de l'induction dénote une orientation épistémologique, déjà moderne, qui rendit possible Telesio et Galilée.

Si l'on ne peut aller jusqu'à faire de Sanches un précurseur de Descartes, Bacon ou Kant — car sa problématique n'est pas la leur, — il reste que le doute qu'il pratique est, lui aussi, provisoire et méthodique; à la différence de celui de Charron ou Montaigne, il ne ruine pas toute science, mais seulement celle fondée sur l'abstraction et les quiddités.

En « excursus », M. Carvalho présente une intéressante hypothèse. Il suggère qu'un des adversaires probables de Sanches fut Giordano Bruno, qui enseigna deux ans à Toulouse au même moment que lui (1579-1581); le célèbre dominicain hérétique, auteur du *De umbris idearum*, prônait, en effet, une science dialectique, à base de combinaisons de concepts, dans l'esprit de Raymond Lulle.

Félicitons M. Carvalho de son exégèse bien novatrice, conduite directement à partir de l'intégralité des textes, avec une rare objectivité, et remercions-le de nous restituer si magistralement la curieuse figure du maître lusitanien qui illustra jadis, selon ses propres termes, « la Rome de la Garonne »...

Alain GUY.

T. S. ASHTON, *La révolution industrielle, 1760-1830*, Paris, Plon, 1955, 218 p., in-8°.

Tous les étudiants connaissent — ou devraient connaître l'admirable petit livre que T. S. Ashton a publié à Oxford en 1948 sous